

Grandes Conférences Catholiques

Compte-rendu Conférence du 16 décembre
2019

Chris Dercon, Président de la Réunion des musées nationaux-Grand Palais de Paris : « L'avenir des musées. »

Grand succès de foule comme à l'accoutumée, justifiée par la personnalité du nouveau président de la « Réunion des musées nationaux-Grand Palais de Paris », mais aussi le renom de notre association, la qualité de nos conférenciers, l'intérêt des matières traitées et bien sûr, l'écoute et la curiosité de nos membres fidèles.

Chris Dercon n'est pas nécessairement connu du grand public, malgré ses importantes fonctions exercées aux quatre coins du monde dans les plus prestigieuses institutions. Intellectuel engagé, avec un côté anarchiste qui fait merveille pour bousculer de vénérables institutions qui ont besoin de sang neuf, il est entré dans le monde de l'art comme on entre en religion. Une passion dévorante qui, de manière paradoxale, l'a placé à la tête de musées dont la culture ne semble pas basée sur l'extravagance et la joie de vivre. Ce parcours fut résumé en guise d'introduction par un autre surdoué de l'art contemporain, Dirk Snauwaert, directeur général du Wiels, qui avait accepté de présenter cet ami de longue date, qui siège avec lui dans cette institution qui s'est imposée sur le devant de la scène nationale et même internationale au fil des ans. Après une solide formation en histoire de l'art, cinéma et théâtre à l'Université de Leyde et une expérience de galeriste, Chris Dercon organise plusieurs expositions en Belgique et aux Pays-Bas avant d'être nommé directeur artistique du MoMA-PS1 de New York en 1988, puis responsable des expositions du Centre d'art contemporain Witte de With de Rotterdam en 1990, commissaire du pavillon des Pays Bas lors de la 46e Biennale de Venise, directeur du musée Boijmans Van Beuningen de Rotterdam en 1995, directeur de La Haus der Kunst de Munich en 2005, puis, en 2011, de La Tate Modern de Londres. Homme de défi, il accepta de succéder à Frank Castorf comme directeur du théâtre Volksbühne de Berlin en 2017, poste qu'il dut abandonner après que le théâtre fut occupé par des manifestants qui craignaient un virage à droite, plus « gendriste » et commercial. Dirk Snauwaert se devait d'être bref pour permettre à l'invité de la soirée de nous entretenir de son nouveau challenge : repenser le Grand-Palais dont il a été nommé en quelque sorte directeur l'an passé.

Point de fanfare pour annoncer l'arrivée sur scène de Chris Dercon, grand, démarche chaloupée, crinière et barbe d'explorateur mâtinée d'un petit air de Richard Branson, mais un court-métrage intéressant sur quelques-unes des réalisations. Lumières, applaudissement et, sans dire un mot, le conférencier projette l'image de la banane scotchée de Maurizio Cattelan exposée à la foire de Art Basel Miami Beach, vendue pour 120.000 \$ et aussitôt mangée devant les caméras de journalistes heureux de pouvoir faire partager au monde les extravagances d'une caste qui peine à trouver les justifications de ses folies.

Les analyses savantes sont légions. La crise des subprimes qui a amorcé la crise monétaire et financière de 2008 a sans doute contribué à faire entrer l'art dans le monde de la finance où il est devenu non seulement un excellent refuge, mais un excellent investissement, ouvrant la porte à des fonds de placements ou à des milliardaires soucieux de faire fructifier leurs avoirs sans nécessairement avoir le goût de l'art. Ce tournant historique est intervenu à un moment où les artistes eux-mêmes étaient en plein questionnement, qu'il s'agisse de la finalité de leur travail, de la notion du beau ou de toute autre considération qui rendait de plus en plus difficile l'émergence de critères permettant de discerner le bon grain de l'ivraie. Sont-ce les critiques d'art éclairés qui décident qu'une œuvre est géniale ou ne l'est pas ? Tobias Meyer qui dirige la toute puissante société Sotheby croit plutôt que seul le marché consacre les valeurs sûres, qu'il s'agisse des « refusés » d'hier (Manet, Renoir, Monet, Sisley ou Pissarro entre autres) qui sont dans les musées aujourd'hui et dont les œuvres atteignent des prix impensables, ou des nouvelles stars d'aujourd'hui, tels Damien Hirst, Jef Koons, Anish Kapoor, Christopher Wool et bien sûr ceux qui défraient la chronique comme Banksy et Maurizio Cattalan, qu'on vient de citer mais qui était déjà célèbre par ses œuvres iconoclastes. Cheval empaillé suspendu au plafond ou dont la tête disparaissait dans un mur, reprise à la Douane de mer à Venise, « Him », représentant Hitler en train de prier (acheté 15 millions d'euros par François Pinault), « La Nona Ora », représentant feu le Pape Jean-Paul II écrasé par une météorite. Pour l'anecdote, rappelons que le collectionneur qui avait acheté l'œuvre a provoqué l'ire de l'artiste en se permettant de la revendre, amenant Cattalan à scotcher son galeriste d'alors (Massimo De Carlo) sur un mur de sa galerie pour « qu'il se vende lui-même ! », avec le même scotch que celui qui tient la banane qui dénonce aujourd'hui ce qu'est devenu le monde de l'art.

C'est sur ce thème que Chris Dercon devait expliquer sa démarche. Les mécènes sont crédules et les galéristes sont devenus des agents d'affaire avisés, réussissant à placer des œuvres dans les musées publics, mais surtout dans les musées privés beaucoup plus nombreux, précisément parce que la consécration muséale contribue à la valorisation de l'œuvre et de l'artiste. Et de s'interroger d'une part sur la fréquentation des musées et d'autre part leur avenir. A l'aide de diapos, il expliqua que les musées étouffent. Du moins ceux qui sont reconnus par les médias comme étant des places où il faut avoir été ou qui font des expositions ou des rétrospectives d'artistes dont le génie a été reconnu. Certains conservateurs croient pouvoir répondre à ce succès grandissant ou en faisant de nouveaux musées démesurés, en phase avec les œuvres exposées. D'autres souhaitent faire prendre conscience au public de l'impossibilité de suivre une production artistique non contrôlée et proposent un moratoire de 40 ans durant lesquels aucune œuvre nouvelle ne serait achetée. Fantasme ? Sans doute, mais c'est une proposition du très sérieux Metropolitan Museum de Londres. Certains trouvent dramatique de stocker des œuvres dans leurs réserves et commencent à décentraliser leurs collections, comme Le Louvres ou Pompidou. Si l'on fait abstraction de certaines Fondations particulièrement réussies, comme la Fondation Yvon Lambert à Avignon, les

spectateurs qui ont fréquenté Le Louvres ou Le Grand Palais ou d'autres lieux emblématiques savent que la moitié de leur plaisir aura disparu dans la longue attente pour entrer, mais surtout devant les toiles les plus intéressantes que l'on ne pourra qu'apercevoir un bref instant entre quelques silhouettes se pressant devant celles-ci, bousculés par les visiteurs suivants.

Il semble que les raisons pour lesquelles le public vient visiter ces lieux emblématiques tient, contrairement à ce que l'on pense, moins à la qualité des œuvres qui s'y trouvent et à l'intérêt que l'on y porte, qu'aux relations que l'on y noue, comme si la fréquentation de ces lieux permettait de tromper la solitude qui semble envahir le quotidien de plus en plus de gens. Motivation spirituelle pour trouver une source d'inspiration : 11% (et encore, l'on a tendance à embellir ses motivations lors d'une enquête, même anonyme). Emotion, expérience esthétique : 14%. Recherche de la connaissance : 29%. Selon le sondage projeté sur grand écran, 45% du public vient pour passer du temps avec d'autres. Si tel est le cas, il suffit de refaire l'équation : les musées ont besoin d'avoir des œuvres phares. Le Moma estime qu'il en suffit de quinze, voire moins comme au Mauritshuis où les visiteurs se pressent devant La jeune fille à la perle et La leçon d'anatomie, le reste étant intéressant mais anecdotique. L'on peut donc exposer moins d'œuvres, mais il faut canaliser la sur-fréquentation en développant les lieux d'échanges au sein même du musée.

Il eût été trop beau que le conférencier nous donne les clefs de l'avenir qu'il prévoit. Faut-il renforcer le côté performatif ou éducatif ? La technologie d'aujourd'hui permet des immersions dans l'œuvre de Van Gogh, Breughel ou d'autres, les spectateurs pouvant même toucher les œuvres qui ne sont que de simples projections. Mais quelle serait la valeur ajoutée quand on sait que 80% de ces œuvres ont déjà été vues par les visiteurs sur Internet ? Et qu'en est-il de l'émotion devant la vraie toile, dans le silence, en se donnant le temps de laisser son esprit vagabonder ?

La conférence était passionnante, mais au terme de celle-ci, le public avait le sentiment d'être encore plus perplexe qu'avant ces explications qui laissaient davantage d'interrogations que de réponses. Chris Dercon a certainement quelques réponses. Il a la responsabilité pendant cinq ans de gérer non seulement un extraordinaire monument, le Grand-Palais, mais 900 employés et davantage d'artistes, galéristes et sous-traitants divers qui comptent sur son savoir et son génie pour que l'art triomphe dans un monde qui perd ses repères. Les applaudissements qui saluèrent sa performance montrèrent la confiance qu'on met en lui. Gageons qu'il réussira son Paris.

François Motulsky